

La Maison de Sèvres au cœur des filières clandestines

" Au temps de la guerre, des déportations, de la mort violente, tuant tout, partout dans le déchaînement de la haine, de la folie de la lâcheté, de la délation, une vieille maison accrochée dans son jardin touffu sur la pente escarpée qui domine le quartier bas de Sèvres, se met à vivre un destin exceptionnel. Une maison à laquelle on accède par un vieil escalier étroit de pierres grises usées, qu'on voit à peine en passant dans la Grand'Rue. (...) Ce qu'on aperçoit tout d'abord en levant la tête, c'est son toit, avec son vivant collier de pigeons blancs. Puis sa porte. Cette porte qui, au temps du désespoir, des arrachements, de la terreur, s'entrouvre chaque soir pour livrer passage à des enfants dont les parents et l'abri familial ont disparu dans la tourmente.

Il est très difficile de retrouver les filières souterraines qui ont conduit les enfants à la maison de Sèvres. Comment ces derniers parvenaient-ils jusqu'à Yvonne Hagnauer ? Entre 1941 et 1942, les enfants admis clandestinement arrivent individuellement et leur prise en charge à Sèvres tient plus à un concours de circonstances qu'à des filières organisées. A partir de la fin 1942 et de façon plus générale à partir de 1943, le placement d'enfants juifs prend un caractère plus systématique. Ainsi, ces premiers pensionnaires qui arrivèrent à Sèvres par des mouvements organisés provenaient vraisemblablement de la liquidation des foyers de l'O.S.E. En 1943, alors qu'il fallait trouver d'urgence des solutions pour disperser les derniers enfants des centres, un responsable vint trouver Yvonne Hagnauer pour qu'elle accepte de prendre quelques enfants restant dans des maisons. Roger Hagnauer relate ainsi les propos qui se tinrent dans le bureau d'Yvonne Hagnauer :

"Un délégué d'une organisation juive de Secours entra un soir dans le petit bureau isolé sur la terrasse et confia à Goéland :

- Je cache quatorze enfants juifs évacués de Limoges.

Prenez-m'en un ou deux.

- Amenez-les moi tous !

C'est ainsi que tout commença.

Ces premiers enfants sauvés intègrent la Maison de Sèvres par les circuits clandestins de la résistance juive. Puis, on sait par exemple que Marcel Mangel conduisit quelques enfants à Sèvres en 1944. Juif alsacien, il est né le 22 mars 1923 à Strasbourg, il étudie à l'Ecole Nationale des Arts décoratifs de la ville. Il est membre du Front National de la ville de Strasbourg, réfractaire au S.T.O depuis 1943 avec son frère Simon Mangel, instituteur, né le 8 avril 1921 à Strasbourg. Marcel et Simon Mangel fuient la Haute-Vienne et gagnent la Dordogne. Simon Mangel intègre les F.T.P. (Francs-Tireurs Partisans) avec la fonction de capitaine et sous le faux nom de Pierre Mangeot.

Marcel Mangel entre dans la clandestinité en prenant le nom de Marcel Marceau, né le 22 mars 1925 à Lille. Il travaille en tant que moniteur d'art dans différentes maisons d'enfants de l'O.S.E : les châteaux de Montintin, du Couray et de Chaumont en Haute-Vienne, les châteaux du Masgelier et de Chabannes dans la Creuse. En février 1944, il convoyait un groupe d'enfants provenant du Masgelier à la frontière suisse. La petite troupe fut refoulée et sur les conseils de son cousin Georges Loinger, organisateur des passages en Suisse, Marcel Mangel et les fillettes arrivèrent à Sèvres. Quand nous avons demandé à Georges Loinger, comment avait-il eu l'idée d'envoyer son cousin et les enfants dans cette étrange maison du Maréchal, il nous répondit qu'Yvonne Hagnauer était connue, et que le bouche-à-oreille avait joué. Dans un autre témoignage il indique :

" Moi-même j'ai amené des enfants dans des institutions qui étaient couvertes par des œuvres, les organisations du Maréchal, même à l'ancienne œuvre de la Guette que ma femme a dirigée, qui avait été installée Œuvre d'accueil d'enfants qui dépendait du gouvernement de Vichy.

J'ai caché là-dedans une soixantaine d'enfants au cours des deux années, parmi lesquelles mon cousin Marcel Marceau, le Mime, qui s'appelle Marcel Mangel en réalité qui était un des moniteurs de cette [institution] (..)

Dans les archives de Sèvres, aucun document ne permet de retrouver un quelconque rapport entre Yvonne Hagnauer et Georges Loinger. Yvonne Hagnauer était connue de certains membres de l'O.S.E. Il paraît évident qu'il existait également un lien entre certaines maisons du Secours National dont les directeurs et directrices acceptaient de prendre les enfants. L'itinéraire d'Eva Lang, née Tuschneider, et de ses deux sœurs apporte un éclaircissement sur ce point. Les trois fillettes ont été sorties du camp de Rivesaltes par l'O.S.E. puis après un séjour au centre de Palavas-les-Flots et dans une famille d'accueil furent emmenées dans la maison du Couret en Haute-Vienne, dirigée par l'O.S.E.

Après la rafle du 27 août 1942 dans la maison, au cours de laquelle les filles de plus de seize ans furent arrêtées, quelques fillettes furent envoyées sous une fausse identité à la maison des Basses-Fontaines située dans le village de Saint-Laurent-des-Eaux, dirigée par Madame Chautard. Après une visite problématique de la police, les fillettes furent envoyées en Indre-et-Loire, dans une autre maison du Secours National : le Château du Coudray. Enfin, revenues aux Basses-Fontaines, les fillettes furent placées à Sèvres où Yvonne Hagnauer les prit sous sa protection. Eva se souvient du passage de Marcel Marceau au château du Couret :

" Un jour, Marcel Marceau, qui était alors un jeune garçon d'une vingtaine d'années aux cheveux bruns et bouclés, arriva au château. Outre son intérêt pour la pantomime, il était passeur d'enfants. Il travaillait pour l'O.S.E. et essayait de trouver des endroits sûrs où cacher les enfants. Le soir où il arriva, il nous joua une partie de L'Avare de Molière. Il était un rayon de soleil dans le flot de nos misères.

En 1944, Marcel Marceau emmène à Sèvres, la sœur d'Eva qui n'avait pu suivre le même itinéraire qu'elle en raison de problèmes de santé, en même temps que plusieurs autres fillettes dont l'arrivée est enregistrée le 12 mars 1944. Il semble que Marcel Marceau ait emmené plusieurs groupes d'enfants à Sèvres. Ainsi, une partie des enfants qui peuplèrent la maison en 1944 étaient des enfants de l'O.S.E. placés secondairement dans les maisons du Maréchal dont les dirigeants étaient, comme Yvonne Hagnauer, farouchement en opposition à la ligne de conduite officielle dictée par Vichy.

Selon les propos de Roger Hagnauer, une partie importante de la direction de la région parisienne, dont des membres éminents tels que Henri Sirolle étaient d'anciens syndicalistes, fut rapidement gagnée aux idées de la Résistance. En effet, il semble acquis que si l'œuvre est profondément marquée par l'idéologie du régime de Vichy, une partie du personnel, dans les bureaux et dans les maisons d'enfants, aient développé des idées diamétralement opposées. D'après les propos d'Yvonne Hagnauer, Henri Sirolle et Jean Favier étaient au courant de ses activités. De plus, elle avait besoin de complicité pour faire admettre les enfants juifs dont elle devait justifier la présence. Thérèse Manessi, fut institutrice à Sèvres à partir du 1er juillet 1943, bien que tenue à l'écart comme le reste du personnel à l'exception de Victor Gambau, l'économiste, des filières clandestines par lesquelles arrivaient les enfants, savait que des liens entre Yvonne Hagnauer et des responsables du Secours National facilitaient l'hébergement clandestin de certains enfants :

" Au Secours National, il y avait à un certain niveau, un chef de bureau qui enregistrait les enfants juifs qu'on nous emmenait, comme des cas sociaux du département de la Seine.

Une chaîne de solidarité s'est donc créée en faveur des enfants au sein du Secours National.

Dans de nombreux départements, des enfants ont pu être cachés dans les maisons de cette organisation collaborationniste : Freddy Menahem qui appartenait au mouvement des Eclaireurs Israélites, la Sixième clandestine en zone occupée, a pu nous indiquer que le président du Secours National dans la Sarthe procurait des refuges aux enfants Juifs que les E.I. cachaient dans ce département. Ce dernier inculpé à la libération, parce que membre d'une organisation collaborationniste, s'est fait remettre la médaille de la Résistance par Freddy Menahem.

En zone libre, le Secours National de Limoges et de Périgueux procurait un asile sûr aux enfants du circuit Garel que nous avons évoqué précédemment et Moussa Abadi, dans la région de Nice plaça également des enfants dans les établissements dépendant de cet organisme. Henri Roder, pasteur de l'église réformée d'Aubervilliers, confia à Yvonne Hagnauer six enfants. Les premiers furent ceux d'une femme dont le mari avait été arrêté au cours de l'été 1942. Redoutant d'être arrêtée avec ses enfants, elle était venue demander secours au pasteur, afin qu'il lui procure une adresse pour mettre ses enfants en sécurité. Parmi les enfants envoyés par Henri Roder, il y avait quatre enfants appartenant à la famille Warsager.

Yvonne et Roger Hagnauer avaient de nombreuses relations dans le milieu enseignant, du fait de leur engagement syndicaliste au sein du Syndicat National des Instituteurs et de leur intérêt profond pour la pédagogie. La Maison de Sèvres ayant la fonction d'internat, on peut sans nul doute émettre l'hypothèse que de nombreux instituteurs qui voyaient défiler dans leurs classes des enfants arborant l'étoile jaune, ont dû en diriger quelques-uns sur Sèvres. De nombreux enseignants imprégnés des valeurs de laïcité de la Troisième République ont refusé les discriminations raciales et ont constitué des maillons importants dans la résistance silencieuse au profit des enfants. Une lettre d'une institutrice enseignant dans une école de garçon du XXème arrondissement confirme cette hypothèse :

" Chaque fois que je suis allée voir Madame Hagnauer à Sèvres, elle m'a recommandé de lui envoyer des enfants israélites traqués dont les parents étaient menacés des camps de concentration.

Dans les archives de Sèvres, a pu être retrouvée une lettre de remerciement d'Isabelle Godkind, ancienne assistante sociale à l'U.G.I.F. qui trouva refuge à Sèvres en 1943. Cette femme a peut-être pu placer à Sèvres des enfants sortis clandestinement des foyers de l'U.G.I.F. Les enfants placés dans les maisons du Secours National devaient obligatoirement passer par le centre de triage de Bures-sur-Yvette en Seine et Oise. Les enfants juifs ne pouvaient donc être admis en passant avec leur véritable identité via ce centre qui les aurait refusés. Pour certains, ce passage obligé était contourné. Pour d'autres Yvonne Hagnauer lavait les cartes d'identité ou se servait de l'identité d'autres enfants pour les faire admettre. Pour quelques garçons, elle se procura par le biais de l'Église, des certificats de baptême et de non circoncision. Yvonne Hagnauer obtenait parfois des faux papiers par l'intermédiaire de la municipalité de Sèvres, mais en général les papiers des enfants étaient directement blanchis à Sèvres par ses propres soins.

Ainsi Juliette, Sabine et Annette Cohen, trois sœurs étaient inscrites sous le nom de Cohue. Edith Alperovitch est placée à Sèvres sous l'identité d'Edith Albert. L'histoire de cette dernière est racontée par Yvonne Hagnauer dans ses souvenirs personnels. Elle arrive à Sèvres en janvier 1944, avec un groupe d'enfants emmenés à Sèvres par Marcel Mangel. Parmi ces enfants pris en charge à Sèvres, Edith Alperovitch arrive avec une fièvre due à la scarlatine. Elle est conduite à l'hôpital de Versailles, où on réclame un état-civil de l'enfant. Yvonne Hagnauer craint des visites problématiques si une contamination se produit. Mais, pour faire admettre cette enfant, une autorisation parentale est nécessaire. La carte d'identité lavée à Sèvres est insuffisante.

Yvonne Hagnauer prend contact avec le curé de l'église de Saint-Romain, afin de s'assurer de la fiabilité de l'aumônier de l'hôpital de Versailles qui pourra fournir une attestation indiquant que les parents d'Edith ont disparu pendant l'exode. Ce dernier permet ainsi de faire admettre la fillette sans qu'un soupçon ne soit éveillé.

**** TÉMOIGNAGES ****

La Maison de Sèvres et les « cadeaux » de son enseignement - (1945-1949)

Je crois que les cadeaux que m'a offerts la Maison de Sèvres se situent à beaucoup de niveaux différents et complémentaires :

le travail en équipe

Dans mes souvenirs la plupart de nos travaux étaient réalisés à plusieurs : le journal, les marionnettes, la maquette d'un village que nous avons faite à l'école après avoir été sur le terrain mesurer,...travailler sur un même projet à plusieurs était une évidence et cela m'a aidé pendant toute ma carrière professionnelle. J'ai toujours eu conscience que, chacun à sa manière, pouvait contribuer à un projet.

apprendre pour utiliser

En fait pour réaliser toutes ces activités il nous fallait apprendre à compter, à écrire,...ce que nous apprenions n'était jamais abstrait, mais totalement relié à un but,..

le jeu puissance créatrice

Le sentiment qui domine encore pour moi aujourd'hui est celui du jeu, et que dans tous ces jeux d'apprentissage notre curiosité et notre créativité étaient largement au pouvoir ; j'ai retrouvé plus tard la force de l'enfant libre créateur soulignée dans différentes techniques de créativité ; personnellement pendant la totalité de ma vie professionnelle j'ai eu l'impression d'être en vacances.....

le contact avec la nature et le lien avec l'enseignement

Je me souviens de notre carré dans le jardin où nous pouvions planter des radis, des capucines,... et comment nous allions observer cela avec passion, puis les explications sur ce qui se passait dans la terre,...je me souviens aussi des œufs de grenouille que nous ramenions à l'École dans des bocaux, l'arrivée des têtards et puis les courses entre petites grenouilles,...ce va-et-vient entre l'observation de la nature et les explications à l'école était une démarche qui m'a servi dans toute ma vie, et en particulier pendant ma thèse, où observations de terrain/analyses en laboratoire/théories ont constitué la base d'un va-et-vient fructueux,...

l'amour reçu et guérisseur, l'estime de soi.

Certaines activités étaient choisies et réalisées seul : je me souviens d'une mini conférence devant camarades et quelques parents, où j'avais décrit le paysage que je voyais à partir de la lecture d'une carte d'état-major, dans une zone que je ne connaissais pas bien sur,... et je sentais plein d'amour...

Je crois avoir reçu une somme d'amour énorme et constante à la Maison de Sèvres, amour dispensé par Goéland, Pingouin, Colibri, tous nos instituteurs et institutrices, et qui irradiait parmi mes camarades, Cet amour guérisseur (voir la notion de résilience, B.Cyrulnik) à largement contribué à me donner une estime de moi positive,...et à une grande facilité d'échange sur ce plan.

Michel Leleu

mars 2005

Une école pas comme les autres - (1971-1974)

Lorsque je repense à ma jeunesse, je suis bien obligé de constater que mon passage à la Maison d'enfants de Sèvres m'a apporté bien plus qu'une simple scolarité et un internat. C'est dans une maison et dans une famille que je suis entrée, famille qui va structurer ma vie et dont je peux constater les bienfaits encore aujourd'hui.

Je suis arrivée en fin de premier trimestre de mon année de 5eme, pendant l'année scolaire 1971-1972. J'avais d'abord rencontré Orchidée et Mme Alté, le jeudi, pour une première prise de contact. Je suis incapable de me souvenir de ce qui s'est dit lors de cet entretien, mais j'avais été invitée à revenir dès le dimanche suivant. En descendant la côte de Meudon pour rejoindre le métro, je me sentais incroyablement joyeuse et légère, et j'étais impatiente de revenir.

La chose la plus extraordinaire que j'ai découverte, c'est cette habitude de lever le bras pour demander le silence. Un enfant pouvait se lever, se mettre au milieu d'une salle bruyante et tout le monde devait lever le bras jusqu'à obtention du silence, adultes compris. Chacun devait respecter sa demande. L'enfant avait donc dans cette maison une valeur, un droit d'expression, un droit d'existence. Je ne mesure que maintenant combien cela devait être inhabituel à cette époque. Extraordinaire était aussi l'utilisation des "totems". Au début, c'est un peu bizarre, mais ça devient très vite naturel. Il me semble que ça devait un peu diminuer la distance entre l'adulte et l'enfant. Cela aide aussi à la mémorisation. On ne se souvient pas du nom des professeurs d'autres écoles, mais les totems de ceux de la Maison d'enfants de Sèvres, on ne peut pas les oublier.

Et puis, il y a eu les activités.

J'ai choisi la poterie avec Gisèle et M. Beaumont, mais ma grande créativité n'aura pas marqué l'histoire de la maison, malgré ma participation à la fresque bleue qui est à droite de l'entrée du château.

Et surtout, j'ai choisi la musique.

La rencontre avec Granit et Gazelle a changé ma vie.

Il n'y a pas un jour, aujourd'hui encore, où je ne pense à eux. Gazelle, si vous lisez ce bulletin, sachez que je vous aime et que j'aimais Granit, qui malheureusement est parti sans que j'aie su le lui dire. Je vous aime parce que vous êtes, sans le savoir, la colonne vertébrale de ma vie ; parce que lors de mon passage à la Maison d'enfants de Sèvres, moi qui était avide d'existence et de reconnaissance, vous avez su me valoriser. Grâce à vous, je me suis sentie utile, importante, et ça m'a permis de construire une certaine confiance en moi.

Lors de mon premier cours de flûte (j'avais déjà joué un peu de soprano à l'école), pour je ne sais quelle raison, Gazelle m'a tendu une flûte alto (flûte en fa). Je n'en avais jamais vu, je ne savais pas que cela existait.

Nous commençons à jouer en groupe et au bout de trois notes, elle arrête tout le monde, se tourne vers moi et me demande : « c'est bien de l'alto que tu joues ? » Devant ma réponse évasive, elle me dit : « joue-moi un mi ». Je m'exécute (je l'avais trouvé à l'oreille). « Eh bien, ça va » dit-il.

Voilà comment je suis devenue officiellement joueuse d'alto. Gazelle m'a fait confiance, et moi, quand on me fait confiance, je deviens meilleure (après le mi, j'ai trouvé les autres notes, par déduction).

Ensuite, comme je n'étais pas mauvaise en alto, ils m'ont confié la flûte basse. Alors là, je me suis sentie importante...

Quand il y avait des invités dans la maison, le soir, qui dînaient avec Orchidée, on venait nous chercher dans les dortoirs, et nous descendions dans la bibliothèque en pyjama pour jouer un duo, un trio, ou un quatuor, entre la poire et le fromage. Je tremblais comme une feuille morte, mais j'étais fière comme un paon.

Plus tard, Granit m'a fait jouer des solos de piccolo avec l'orchestre. Je l'ai joué lors du voyage à Tours.

La dernière année, ils m'ont même demandé de donner des cours de flûte à quatre ou cinq débutants. Ma pédagogie laissant gravement à désirer, aucun d'entre eux n'est devenu artiste, mais moi je me suis sentie plus forte.

Cette force acquise par la valorisation est encore en moi aujourd'hui et m'aura permis de résister aux vicissitudes futures de ma vie.

Je me souviens de Jaguar, qui avec une toute petite phrase a changé mon séjour.

Pendant un cours, il est passé près de ma table, a regardé ma feuille, et avec sa voix de basse m'a dit tranquillement : « Annie Labbe, c'est mal écrit ». Je ne sais pas ce que cette petite phrase a pu toucher dans mon cerveau, mais à partir de ce jour, je me suis mise à écrire très bien, à tel point que je suis devenue spécialiste de l'écriture sur les tableaux que l'on mettait au mur, dans les classes, pour exposer nos travaux. J'ai vieilli, mais j'écris toujours bien. Merci Jaguar.

Je voudrais ici, rendre un hommage à Orchidée, car je me rends compte aujourd'hui, combien il a dû être difficile de succéder à Goéland et Pingouin. Pour moi qui ne les ai pas connus, "avant" n'existe pas. C'est Orchidée qui est l'âme de la maison, l'autorité. C'est elle qui m'a accueillie, c'est elle qui a convoqué ma famille quand il fallait. Grâce à elle aussi, j'ai senti que je comptais pour quelqu'un. J'aimais la façon qu'elle avait de nous obliger à faire des phrases. Lorsqu'elle demandait des explications, les élèves, pour se justifier, commençaient leurs phrases par : « non, parce que ». Alors, elle nous coupait la parole en répétant : « non, parce que », ce qui nous obligeait à revoir notre phrase.

Je me souviens de Sirocco aussi. Pour je ne sais quelle raison, il me faisait un peu peur, mais j'aimais bien la gym, j'étais bonne en gym. Avec lui, il y avait l'atelier théâtre où nous préparions les pièces que nous devons jouer en public. J'étais une piètre actrice, mais j'aimais bien cet atelier.

Arrivé dans cette maison en pleine détresse, accueillie, sécurisée, j'y ai reconstruit un peu des bases pour affronter la vie. Je m'y suis sentie exister et j'y ai puisé une certaine force qui m'habite encore aujourd'hui. Ce n'était décidément pas une école comme les autres et en cela, au moins avec moi, les adultes ont atteint leur but.

Annie Labbe

(Infirmière) février 2005, annie.labbe@club-internet.fr

Jeannine se souvient - (1947-1950)

Nous sommes arrivés, mon frère Pierre et moi, à la Maison de Sèvres à l'automne 1947, sans doute début octobre. J'avais 6 ans et demi, mon frère 4 et demi.

Mon père nous avait amenés et je me souviens être allée au premier étage dans le bureau de Goéland. J'ai encore, soixante ans après, le souvenir très précis de cet horrible sentiment d'abandon quand mon père a dû nous quitter. Je nous revois nous tenant par la main dans nos petits manteaux en lainage gris à chevrons.

Notre mère était tuberculeuse et contagieuse. Nous avions précédemment passé un an et demi avec une de nos tantes et six mois dans un aérium. Maman avait appris l'existence de la Maison de Sèvres par une voisine de lit d'hôpital, assistante sociale, qui lui avait dit que Sèvres était la seule pension à sa connaissance où on ne séparait pas les frères et les sœurs.

L'entrée de la maison de Sèvres :

après la grimpe de la rue Croix-Bosset on passait un portail en fer et on se trouvait devant un escalier aux très larges marches. A gauche, un buis en arbre aux petites feuilles incurvées comme de minuscules cuvettes. J'en cueillais souvent une feuille pour mettre au bout de mon doigt comme un dé.

On montait les marches et une chienne blanche venait à notre rencontre. C'était Dolly. Plus tard, il y a eu un assez gros chien blanc qui s'est appelé Voile au vent (comme le journal).

La butte aux abeilles :

sur l'arrière de la maison, dans un « parc » un gros monticule de terre, planté d'un arbre (je crois un prunier) et surmonté d'une ruche. J'ai passé des heures à regarder les abeilles revenir à la ruche les pattes chargées de pollen.

Le jardin du voisin :

Derrière la butte aux abeilles, il y avait une palissade légère qui nous séparait du jardin du voisin. Il y avait des poiriers dans ce jardin et un jour, avec un garçon plus téméraire que moi, nous sommes allés voler quelques poires. Le voisin nous a vus, est allé se plaindre à Goéland qui a donc demandé qui étaient les coupables. Force a été de se dénoncer et d'aller présenter des excuses au voisin. Excellente méthode d'éducation !

L'allée bordée d'arbustes, pivoines et boule-de-neige :

Toujours sur l'arrière de la maison, parallèlement au bâtiment principal il y avait une allée qui conduisait à la cabane du cochon. Au printemps, elle était fleurie de grosses pivoines rouges, de boule-de-neige blanche et d'iris violets.

La maison du cochon et la mort du cochon :

au bout de l'allée, il y avait la maison du cochon. J'avais beaucoup de sympathie pour cette bête aussi je me souviens avec horreur que nous avons assisté à la mise à mort de ce pauvre cochon, égorgé devant nous, grillé sur un feu puis pendu par les pattes arrière à l'escalier de secours à l'arrière de la maison, le ventre ouvert. Je garde très présent ce sentiment d'horreur.

Je ne me rendais pas compte que cette pauvre bête avait été engraisnée pour que nous ayons un peu de viande.

La classe de Jabiru :

J'étais dans la classe de Jabiru, mon frère dans celle de Capucine.

Ma monitrice s'appelait Reinette (ou Rainette).

Nous avions cours dans un baraquement de bois long et étroit, construit sur une terrasse recouverte de cailloux. La terrasse était environ 60cms plus haute que la cour où nous descendions pendant les récréations. La classe de Jabiru était à gauche et celle de Colibri à droite. En hiver, elle était chauffée par un poêle à charbon, et Jabiru m'a dit l'autre jour qu'elle s'était toujours étonnée que nous n'ayons jamais mis le feu. Aujourd'hui, on n'admettrait plus de faire classe dans un bâtiment aussi peu confortable, mais moi, je trouvais ma classe très belle, très accueillante et conviviale. Sur le côté gauche, celui qui donnait sur la cour, il y avait des casiers où étaient rangées des fiches de vocabulaire avec les mots écrits en script. Dans mes souvenirs, le côté droit était aveugle et n'était séparé du bord de la terrasse que par un passage très étroit.

Nos carrés de jardins

Notre jardin :

Nous avions chacun un petit jardin (1 m2) où nous faisons pousser des fleurs ou des légumes selon notre choix. J'avais fait pousser des clarkias et depuis cette fleur est pour moi synonyme de Sèvres. Mon frère, quant à lui, avait fait pousser une salade qu'il a pu offrir comme un trophée à notre mère.

Rennemoulin :

On nous avait emmenés à Rennemoulin, à l'époque un petit village avec, je crois un lavoir. Nous avions pris des mesures, il me semble avec une chaîne d'arpenteur, reporté ces mesures sur un plan et dans mon souvenir ça avait dû servir à construire une maquette.

L'enquête sur le marché de Sèvres :

nous avons réalisé, avec Jabiru, une enquête sur le marché de Sèvres. Munis de nos crayons et de papiers, nous avons interviewé des commerçants du marché, noté et dessiné

Scaphandrier :

nous étions allés au cinéma à Sèvres voir « Les naufrageurs des mers du sud », un film où un homme vêtu d'un lourd scaphandre avec une cloche de verre sur la tête et des tuyaux d'alimentation en air venant du bateau était trahi par son équipier qui le laissait mourir au fond de l'eau après avoir sectionné l'arrivée d'air. De retour en classe nous avons fait une fiche avec le dessin d'un scaphandrier et le mot soigneusement écrit en script en dessous.

Jeanne d'Arc :

Nous sommes allés au cinéma voir Jeanne d'Arc jouée par Ingrid Bergman. C'était très beau mais très triste, j'ai énormément pleuré et comme je n'avais pas de mouchoir j'ai utilisé la doublure de mon manteau et celle de celui de ma copine Rouquinette (Sylviane). On m'avait bien dit que ce n'était pas Jeanne d'Arc elle-même mais une actrice, que les autres aussi étaient des acteurs, mais sur le chemin de retour je me posais la question de savoir combien d'acteurs avaient été tués pour faire ce film, surtout si certaines scènes avaient dues être recommencées plusieurs fois !

Les grillons :

en été, nous avons une passion pour les grillons. On les entendait chanter et là, il s'agissait de trouver en se dirigeant à l'oreille, le trou où ils nichaient. Là, on cueillait une herbe qu'on introduisait lentement dans le trou et on l'agitait doucement pour chatouiller le grillon et le faire remonter et sortir à l'air libre. A ce moment, c'était facile de l'attraper, de l'admirer de le remettre dans son trou ou de l'emporter dans une boîte si nous en avions une.

Noël :

Le moment le plus important de l'année, celui dont on parlait longtemps à l'avance, c'était Noël. Dans la grande salle de réfectoire, un sapin était dressé. Il était immense, il touchait le plafond, souvent même il avait fallu le raccourcir pour qu'il entre dans la salle. Puis il était décoré (par qui, je ne sais pas, peut-être les grands ?). Il y avait des guirlandes, des lumières. Dans mes souvenirs, nous ne le découvrons que le soir de Noël, magnifique, somptueux. Nous avions un repas de Noël qui devait sans doute être plus recherché qu'à l'habitude, la dernière année, nous avons eu pour le finir, une orange chacun.

Puis le Père Noël arrivait, à Noël 1949, il est venu à moto en tirant des wagonnets remplis de cadeaux. Chaque enfant avait le sien, les grands comme les petits. Pendant la distribution, nous attendions, assis en demi-cercle autour de l'arbre illuminé.

J'ai appris des années après, par ma mère qui devait sans doute le tenir du personnel de Sèvres, qu'une année, Goéland n'ayant pas assez d'argent pour acheter tous les cadeaux de Noël, avait vendu ses bijoux pour financer cet achat.

Les douches :

tous les dimanches nous allions nous laver aux douches. Une salle qui donnait dans le grand réfectoire était aménagée en salle de douche commune permettant de laver une vingtaine d'enfants à la fois. Des pommes de douche réparties sur le plafond nous arrosaient. L'eau chaude était comptée et je crois bien me souvenir qu'il est parfois arrivé que nous soyons obligés de nous rincer à l'eau quasi froide. Dans mes souvenirs, garçons et filles (en tous cas, les petits) étaient mélangés.

Les promenades en forêt et les châtaignes :

nous allions très souvent en promenade en forêt dans les environs de Sèvres, dans un endroit où poussaient des châtaigniers et à l'automne nous ramassions des châtaignes tombées qu'on décortiquait comme on pouvait et mangions l'intérieur.

Les visites de Paul-Emile Victor :

Quelquefois Goéland et Pingouin recevaient des visiteurs qui mangeaient à leur table dans le réfectoire des grands. Il y a eu plusieurs visites de Paul-Emile Victor, à l'époque encore jeune qui nous racontait ses voyages au Groenland. Un des chiens de la maison passait auprès de nous pour être un cadeau de Paul-Emile Victor à Goéland : un de ses chiens de traîneaux (je n'ai jamais su si l'histoire était vraie).

Nous savions qu'il était célèbre et étions très impressionnés.

Les marraines américaines :

Vers 1948, Pingouin nous a dit que certains d'entre nous allaient avoir une marraine américaine ou canadienne. C'était naturellement réservé à ceux qui n'avaient plus de famille. Je n'en étais donc pas, mais je me souviens avoir envié mes camarades déshéritées lorsqu'elles ont reçu des catiches, ces poupées de chiffon qui avaient été envoyées à leur intention.

Vacances à Coye-la-forêt :

en août 1950, mes parents n'avaient pas pu nous prendre en vacances avec eux comme ils l'avaient fait l'année précédente. La Maison de Sèvres fermant un mois, nous sommes allés passer un mois dans une pension à Coye-la-forêt. Je crois que nous n'étions que des filles et environ une trentaine. Tout m'a semblé affreux : une discipline stricte et non expliquée à laquelle nous n'étions pas habituées (à Sèvres, nous savions toujours pourquoi on nous demandait quelque chose), se mettre en rang les pieds bien parallèles, ne pas parler à table, manger des haricots verts qui avaient des fils monstrueux avec lesquels je m'étranglais, écrire des lettres qui étaient lues et censurées (ça, ça m'a semblé inadmissible) avoir un jardin riquiqui et partir en promenade en rangs bien nets sans parler. On regrettait toutes notre Maison !

Les tourterelles :

Ma chambre, que je partageais avec 5 à 7 autres petites filles se trouvait au premier étage sur le côté droit. La fenêtre donnait sur une terrasse où logeaient des tourterelles. En hiver, elles se réveillaient tard avec le jour mais en été, on les entendait roucouler très tôt et ce bruit doux est depuis toujours, pour moi, associé à Sèvres.

La première année de mon arrivée à Sèvres, j'avais 6 ans et demi, j'étais dans le dortoir des petits, la première porte à droite dans le couloir du premier étage. Nous avions de petits lits avec des côtés montants ou des barreaux (je ne me souviens plus bien). Dans mon souvenir, la pièce était plus grande que les autres. Je ne sais pas où dormait mon frère, encore très petit.

Le matin, il fallait vérifier les pipis au lit. Les enfants n'étaient pas très fiers quand ça leur arrivait.

La porte vitrée au bout du couloir :

La nuit, pour aller au WC, il fallait sortir dans le couloir et tourner à gauche jusqu'aux toilettes. Tout au bout du couloir, à droite, il y avait une porte vitrée par un verre cathédrale qui donnait sur un escalier de secours en ferraille. Les nuits de lune, ça donnait une lumière fantomatique et inquiétante pour un enfant et je me souviens de ma course dans le couloir pour retourner à mon lit et ma peur la nuit.

L'imprimerie :

Je me souviens que nous écrivions des articles pour les imprimer. Il fallait, dans des petites barrettes métalliques, aligner à l'envers des lettres de plomb que nous prenions dans un grand casier à séparations où les lettres étaient rangées. Le travail était long, on se trompait souvent, il fallait alors récupérer la lettre inexacte et la remplacer par la bonne. Quelquefois, en fin de travail, nous n'avions pas assez serré notre barrette et patatras, les lettres tombaient, tout était à recommencer. Un texte de dix lignes nous prenait un temps fou !

Et puis, il fallait illustrer le texte, là intervenait la linogravure, on dessinait sur une plaque de lino un motif, puis à l'aide d'une gouge, on détournait le plus soigneusement possible le motif en faisant bien attention à ne pas se blesser avec la gouge.

Ensuite, on encrent texte et motif et appliquait une feuille de papier pour voir apparaître notre article à l'endroit !

M. Marie :

Quand on entrait dans notre maison, il y avait à droite des escaliers, une petite cour en contrebas. C'était le domaine de M. Marie, l'homme qui savait tout faire de ses mains, tout réparer. Dans mon souvenir, il était accompagné de M. Bénit mais personne ne semble s'en souvenir.

La Fête des rois et les boutons :

A Sèvres, tout était prétexte à fête. L'Épiphanie ne faisait pas exception. Pour cette occasion, les cuisinières confectionnaient des galettes avec des boutons comme fèves. Pour les grands, dans le grand réfectoire, des galettes normales avec un seul bouton par galette, mais pour les petits dont j'étais, des galettes miraculeuses avec autant de boutons que d'enfants.

Le merveilleux voyage de Nils Olgerson à travers la Suède :

LE livre lu par Jabiru, sans doute au fil des semaines, un conte fantastique écrit par une fabuleuse institutrice suédoise pour apprendre la géographie de leur pays à des petits enfants suédois et lu à des petits enfants français par une non moins fantastique institutrice française.

Les marionnettes :

Jabiru nous avait fait fabriquer avec du papier journal mouillé des marionnettes sur le conte de Nils Olgersson.

D'abord, il avait fallu découper des têtes et des cous dans du tissu, les coudre deux par deux, les remplir de sable, bien fermer le bas pour que le sable reste. Puis dans un seau rempli d'eau déchirer du papier journal de récupération, le malaxer avec de la colle à papier peint, attendre jusqu'au lendemain et patiemment enduire les têtes de tissu piquées sur des bâtons et sculpter des visages, des nez, des oreilles, sans oublier de faire un cou avec un bourrelet dans le bas pour pouvoir habiller notre marionnette. Quand enfin le résultat était jugé satisfaisant, il fallait laisser sécher nos têtes plusieurs jours, je crois, pour ensuite pouvoir les peindre, le plus artistiquement possible. Quand le travail de peinture était terminé, il fallait habiller nos sujets en fonction de leur nature, tailler des mains dans de petits morceaux de carton peints en rose.

Je ne sais pas où Jabiru se procurait le tissu des costumes, ni le temps qu'elle passait à rattraper nos erreurs, mais quand tout ça était terminé, nous pouvions aller préparer une représentation derrière le castelet en insérant trois doigts dans la marionnette : le pouce pour le bras gauche, l'index pour la tête vidée de son sable et le majeur dans le bras droit.

L'enfant d'éléphant :

ou comment l'éléphant a eu une trompe ; une merveilleuse histoire tirée, je l'ai su plus tard, des « Histoires comme ça » de Rudyard Kipling, une histoire racontée, je pense, par Reinette, assise sur une table dans la pièce qui donnait sur la cour.

La Fête de catherinette de Croc-Blanc :

l'autre jour, j'ai téléphoné à Jabiru à qui j'ai raconté ce souvenir comme étant les 25ans de Colibri, mais elle m'a dit que je me trompais, que la personne que je lui décrivais était Croc-Blanc, une grand jeune femme mince, se tenant très droite avec des cheveux sombres très longs qu'elles portait relevés en deux nattes croisées en diadème au-dessus de sa tête. On lui avait fait une belle fête et c'est comme ça que nous avons appris qu'elle venait d'avoir 25ans. C'est la seule dont j'ai su l'âge, les autres adultes n'avaient ni nom (autre que leur totem), ni âge !

Colibri, Croc-Blanc et ?... lors des Catherinettes.

Françoise :

Je me souviens particulièrement de Françoise à cause d'une phrase qu'elle m'a dite. J'avais sans doute été un peu chipie envers elle et elle m'a dit : « tu crânes parce que tu as des parents » Cette phrase m'a interloquée et fait comprendre qu'en effet, malgré la maladie de ma mère, j'avais encore la chance d'avoir mes parents et de pouvoir espérer un jour retourner avec eux.

Palmyre :

il y avait une fillette d'environ 12 ans qui dansait et faisait mon admiration. Elle mettait tellement d'émotion dans sa danse que ça en devenait presque une transe.

Mes amies :

Danièle L... était pour moi une grande (elle avait peut-être 13 à 14 ans). Très gentille avec moi, j'avais du remarquer, aux douches, une cicatrice sur son ventre et apprendre qu'elle avait été opérée de l'appendicite pour avoir avalé des noyaux de cerises. Comme elle était très mince, j'en avais conclu qu'être opérée de l'appendicite était le meilleur moyen de maigrir. J'ai avalé cet été là, tous les noyaux de cerises qui passaient à ma portée (hélas, sans succès !).

Sylviane, dite Rouquinette, était ma meilleure amie. Nous avions le même âge et étions toujours ensemble. Je l'ai perdue de vue et aimerais bien savoir ce qu'elle est devenue.

Otites et soins :

depuis toute petite, je faisais très fréquemment des otites purulentes qui me faisaient souffrir, me collaient les cheveux de pus. A l'époque, le seul remède connu était de mettre de l'alcool à 90° dans l'oreille malade. Quand on n'a plus de tympan, c'est horriblement douloureux et il fallait bien me chercher pour que j'aie subi ce traitement à l'infirmerie. Je préférais de loin cacher mon oreille malade pour ne pas subir ça !

Invitations à la table des grands :

quelquefois, le dimanche, les petits dont j'étais avais le droit d'être invités à la table des grands, dans le grand réfectoire. Je me souviens avoir été invitée, très fière de cet honneur, mais pendant le cours du repas, je n'osais plus bouger, mon otite m'avais reprise et je sentais mon oreille se remplir de pus et déborder en collant mes cheveux ? J'avais atrocement honte que les grands le découvrent et naturellement, ça n'a pas manqué.

Vaccins :

pour la vaccination Diphtérie, tétanos, etc obligatoire, ceux qui étaient désignés attendaient leur tour dans le couloir devant l'infirmerie et passaient devant le médecin pour recevoir la fameuse piqûre dans l'épaule. On faisait les farauds, mais on n'en menait pas large. En sortant de l'infirmerie, en passant devant les autres qui attendaient encore, il était de bon ton de faire des moulinets avec le bras correspondant à l'épaule vaccinée et de crier qu'on n'avait pas mal en attendant la réaction qui venait en général le soir ou la nuit suivante et nous clouait au lit fiévreux et douloureux.

Les têtards :

nous allions en promenade près des étangs et ramenions des têtards que nous observions se transformer lentement en grenouilles.

Les parties d'épervier dans la cour :

pendant mon dernier été à Sèvres, nous avons fait de grandes parties d'épervier dans la cour devant la classe. Les enfants se tiennent de chaque côté de la cour, un enfant dit « l'épervier » se tient seul au milieu et quand il crie : « A l'épervier....partez », les enfants traversent en courant et l'épervier doit les attraper.

Les nombreuses parties de balle au mur :

Les filles faisaient d'interminables parties de balle au mur avec figures imposées (d'un pied, de l'autre, petite tapette, grande tapette, petit rouleau, grand rouleau etc) sur les parties extérieures de mur entre les fenêtres du grand réfectoire. Il fallait se dépêcher de monopoliser son coin de mur avant de se le faire chiper par d'autres. J'ai du jouer à ce jeu pendant les trois ans que j'ai passés à Sèvres.

Les Musigrains :

quelquefois, le jeudi, nous allions salle Pleyel aux Musigrains des concerts didactiques pour les enfants. Je me souviens avoir écouté des musiciens cachés derrière un paravent et nous devions deviner quel était l'instrument joué.

Les pipeaux :

j'ai un vague souvenir d'avoir construit un pipeau dans un bambou creux ? percé des trous pour les notes et effilé l'embout pour souffler en le bouchant légèrement avec, il me semble, du bouchon. Pour écouter un air de pipeaux

Jeannine Grandvilliers

Octobre 2007.